



HAL
open science

Marrakech, une catastrophe urbaine.

Michel Peraldi

► **To cite this version:**

| Michel Peraldi. Marrakech, une catastrophe urbaine.. Hespéris-Tamuda, 2020. hal-03092389

HAL Id: hal-03092389

<https://hal.science/hal-03092389>

Submitted on 2 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marrakech, une catastrophe urbaine.
Michel Peraldi, IRIS, EHESS-CNRS, Paris.

Marrakech ou le souk des possibles¹ était à peine publié lorsque j'ai pris connaissance avec un rien de jubilation du livre de Anna Lowenhaupt Tsing sur « les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme »², et dans la foulée d'autres apports du courant intellectuel auquel elle participe sous l'idée générale d'une anthropologie du désastre³. Déjà, je concluais le récit de mon terrain à Marrakech en exprimant une réelle inquiétude, plus ressentie que pensée, à propos de cette catastrophe imminente que constitue l'épuisement de la nappe phréatique dans une ville au bord du désert. Mon propos ici n'est évidemment pas de ré-écrire en son entier le travail d'enquête qui a m'a mené à Marrakech mais simplement de revenir sur les formes concrètes, physiques, de l'extraordinaire expansion de cette ville qui était à peine une bourgade de 70 000 habitants à l'orée du 20^{ème} siècle et qui est devenue une métropole par son statut de « spot » touristiques à l'image d'Ibiza, de Saint Tropez, ou même comparable à Las Vegas, combinant assez de registres d'activités touristiques pour faire d'elle un lieu permanent de visite et de villégiature. Marrakech est l'une des cent villes du monde, que, selon le New York Times, chacun se doit d'avoir visité ; et d'opérer ce retour réflexif dans la perspective d'une anthropologie du désastre.

Délabrement.

Avant d'être une ville Marrakech était le nom d'un jardin. Non pas seulement un enclos ni même une série d'enclos jardinés comme il est courant dans d'autres villes, ici et ailleurs. Marrakech jusqu'à l'époque coloniale et depuis sa fondation est un seul et même vaste jardin, continu, ouvert et commun, surtout commun. Sur 16 000 hectares, au pied de l'Atlas, se cultivaient les arbres nourriciers, palmiers, oliviers, orangers, amandiers, l'herbe verte pour les troupeaux, les fruits et légumes pour alimenter toute une région et au-delà même, pour tous ceux qui s'y arrêtent sur la route des commerces transsahariens. La ville vient d'un bloc s'installer discrètement au cœur de ce jardin autour de l'an mille, enchâssée dans ses remparts, reproduisant à l'intérieur de la ville d'autres jardins, ceux-là enclos, dessinés,

¹ J'ai habité deux ans à Marrakech, je m'y suis ensuite encore rendu en missions longues pendant deux autres années. De ce terrain est sorti un ouvrage : Peraldi Michel, *Marrakech, ou le souk des possibles. Du moment colonial à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2018. Basé entre autres sur des enquêtes auprès d'européens installés à Marrakech, ce livre est aussi une histoire du développement urbain de la ville depuis son « invention » touristique au début du XX^{ème} siècle.

² Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.

³ Pour reprendre le terme que propose Isabelle Stengers dans la préface qu'elle y a rédigé pour l'édition française à propos du courant d'idée auquel se raccroche le livre de Anna Tsing. Fortement inspiré des travaux de Bruno Latour et d'une approche deleuzienne de l'anthropologie, ce courant fait pour moi écho à d'autres travaux antérieurs qui relève de la même posture appliquée à l'anthropologie urbaine comme ceux de Mike Davis, *Ecology of fear. Los Angeles and the imagination of disaster*, New York, Metrop. Books, Henry Holt & Company, 1999. Ou encore, Hal Rothman, Mike Davis, *The Grit Beneath the Glitter: Tales from the real las Vegas*, Los Angeles, University of California Press, 2002. Ou encore sur les villes frontalières et leur chaos, Jason De Leon, *The land of the open graves. Living and dying on the migrant trail*, Los Angeles, University of California Press, 2015.

délimités. Dans cette première ville, l'art des jardins est un urbanisme⁴. La ville est portée par une économie de l'étape, les très nombreux fondouks qu'elle contient en atteste, et vit ainsi près de mille ans, parfois prospère lorsqu'elle rassemble les pouvoirs du royaume qui sait se faire empire à certaines époques, et plus souvent assoupie pour de longues siestes historiques, lorsqu'elle se replie sur son seul peuple urbain et les réseaux tribaux dont elle est ville étape. Tous les récits jusqu'au début du dernier siècle témoignent du fait que la singularité et la beauté de Marrakech tiennent à sa nature jardinée. Les voyageurs européens disent leur émerveillement et leur stupéfaction devant les splendeurs de ce jardin qui est donc autant l'écrin à l'intérieur duquel la ville repose, que le bijou lui-même, l'une des plus formidable ville jardin du monde arabe. Parmi eux Jean Claude Nicolas Forestier, paysagiste de son métier qui y arrive en 1913, un an après la conquête française et la décrit ainsi : « On aperçoit tout d'un coup, à quelques kilomètres avant d'atteindre Marrakech, au milieu d'une grande plaine d'aspect désertique barrée au sud par la ligne bleu et blanc de l'Atlas couvert de neige, le vert imprévu, abondant, le vert frais, reposant, d'une immense oasis, dans laquelle se dissimule presque la vieille ville berbère »⁵.

Hétérochronie.

Il entre dans Marrakech par Bab El Khemis et « La vue de cette porte, massive, cintrée, basse, obscure, est une des plus fortes impressions que j'ai ressenties ; en pénétrant dans son couloir coudé, encombré d'une foule grouillante et de groupes de mendiants, qui implorant le passant d'une voix nasillarde, on a la sensation d'être violemment rejeté en arrière de plusieurs siècles et de pénétrer, comme en un rêve, dans un monde entièrement différent du notre». Aux origines du développement touristique de Marrakech il y a des représentations telles que celles illustrées ici par ce texte de Edmond Doutté⁶, mais auxquelles d'autres de même facture auraient pu être ajoutées. Ainsi par exemple le récit de voyage des frères Tharaud⁷ encore en usage aujourd'hui dans les récits qui donne sens à la visite de la ville, ou bien encore, quoiqu'il porte sur une autre région celui plus ancien encore de Pierre Loti⁸ qui voit dans le Maroc qu'il visite une réalisation d'une France moyenâgeuse disparue.

⁴ Sur ce thème et cette histoire il faut lire Mohamed El Faïz, *Marrakech, patrimoine en péril*, Actes Sud/EDDIF, Arles, 2002. Voir aussi Mohamed El Faïz, *Les jardins de Marrakech*, Actes Sud, Arles, 2000. Cet article doit beaucoup à ces ouvrages et à mes rencontres avec leur auteur, brusquement emporté par la maladie en 2019. Que cette note soit aussi l'occasion d'un hommage à celui qui fut un éclaircisseur.

⁵ Jean Claude Nicolas Forestier, *Des réserves à constituer au-dedans et aux abords des villes capitales du Maroc*, 1913, cité in Bénédicte Leclerc (ed) *Grandes villes et systèmes de parcs*, Paris, Ed. Norma, 1997.

⁶ Edmond Doutté, *Merrâkech*, comité du Maroc, Paris, 1905, consulté sur bnf.fr/e6s. Doutté est l'un des premiers anthropologues à visiter le Maroc, inaugurant une longue tradition. Voir à ce propos Hassan Rachik, *le proche et le lointain. Un siècle d'anthropologie au Maroc*, Marseille, Parenthèses, 2012.

⁷ Jérôme et Jean Tharaud, *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas*, Paris, Plon, 1920. Vraisemblablement invités et voyage payé par Lyautey, le gouverneur général du Maroc, ces journalistes célèbres dans le Paris mondain écrivent là un des premiers de ces récits de voyage qui nourrissent ensuite les guides. Le texte, très méprisant à l'égard des Juifs de Marrakech, est régulièrement cité encore aujourd'hui dans les guides et la littérature sur Marrakech.

⁸ Pierre Loti vient au Maroc en 1889, effectue un court séjour entre Fès et Tanger comme membre d'une délégation diplomatique. Il en tire un récit à succès : Pierre Loti, *Au Maroc*, Paris, Calmann-Lévy, 1890. Certes il ne vient pas à Marrakech, mais l'imaginaire touristique qu'il développe pourrait s'y appliquer.

Au fondement imaginaire du tourisme il y a donc l'invention de ce que Foucault nomme si justement une hétérochronie⁹, faisant d'ailleurs entrer ces lieux par excellence touristiques que sont les villages de vacances dans cette catégorie. Une hétérochronie est une hétérotopie, un lieu « autre », hors de l'organisation dominante de l'espace et hors du temps, mais de plus un lieu organisé de telle sorte qu'on y a l'illusion que le temps ne s'écoule plus, figé dans les formes spatiales et sociales d'un passé, d'où le terme d'hétérochronie. A Marrakech, ce passé imaginaire est un syncrétisme de l'histoire réelle de la ville, largement réinventée par les occidentaux : un imaginaire qui combine civilisation arabe des jardins, et des images anciennes que tout voyageur emmène avec lui. Loti par exemple voyait dans le Maroc une Bretagne antique...

Encore aujourd'hui, dans les nombreux récits que j'ai recueillis justifiant d'une installation à Marrakech, reviennent régulièrement le souvenir nostalgique de grands-mères méditerranéennes réincarnées dans les femmes de la ville.¹⁰

Lorsqu'ils s'installent au Maroc les conquérants français, et en fait la petite troupe d'officiers qui accompagnent Lyautey, persuadés de former une sorte de corps monastique réinventant l'aristocratie de guerre dans cette autre hétérotopie que constitue la colonie, investissent Marrakech de ce sens hétérochronique. La ville est ainsi réinventée d'avoir à donner vie à un passé qui est le sien vrai, en partie seulement, celui des épopées guerrières qui ont jalonné son histoire. Ce passé est figé dans la pierre, gravée dans les rues et les architectures et il est instamment attribué à l'Etat colonial la mission d'en garantir la permanence ; une mission qui prendra la forme d'une législation protectionniste encore en vigueur aujourd'hui et qui « protège », la couleur des murs, les remparts, les palmiers, les patrimoine immatériel des conteurs traditionnels. Toute autre forme de vie qui n'est pas contemplation de ce passé est proscrit et banni¹¹.

Chaque époque réinvente cette hétérochronie. Après l'indépendance, ce sont des américains, en rupture avec leur société et le système économique et politique dont ils sont pourtant les héritiers, tel Getty Junior, qui viennent redécouvrir Marrakech ; jusqu'à aujourd'hui où, même dans ce qui a les apparences d'une marée humaine, le désir hétérochronique est bien présent, y compris chez pas mal de marocains qui viennent à Marrakech se réinventer un Maroc dont Casablanca ou Rabat ont perdu la trace. Mais pourquoi Marrakech ? la réponse est simple, presque triviale : parce que ce « rapt » n'est possible dans aucune autre ville au Maroc. Lorsque les troupes françaises entrent au Maroc, et avant eux les voyageurs, Casablanca n'existe pas, Salé et Rabat sont bloqués par leur rôle

⁹ Michel Foucault, *le corps utopique et les hétérotopies*, Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2009. Les hétérotopies sont à l'origine une conférence radiophonique donnée par Foucault à France Culture en 1966.

¹⁰ Michel Peraldi, *Marrakech*, op.cité.

¹¹ Une description minutieuse de ce premier moment hétérochronique à Marrakech dépasserait largement les limites de cet article. On pourra lire à ce propos entre autres travaux d'historiens Daniel Rivet, *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc, 1912-1925*, Paris, L'Harmattan, 1988. Disons simplement que Lyautey et sa troupe d'officiers choisis, l'entourant comme un souverain sa cour, sont des nostalgiques d'un temps où l'aristocratie se forme dans les mérites conquis à la guerre, comme un corps social élitiste au-dessus de la plèbe roturière et affairiste qui caractérise ces « colons » que Lyautey méprise. Sa fascination pour la royauté marocaine et ses rituels, même si elle participe largement d'une tactique politique, est une pièce de cette fascination, et Marrakech le lieu où elle se déploie dans l'espace et s'installe en ses quartiers dans les trois premières années du protectorat. La création d'une « villes européennes », Guéliz, à côté de ce qui va devenir la « médina », la ville traditionnelle, en est la principale manifestation. J'ai décrit plus amplement dans *Marrakech ou le souk des possibles* (op.cit.) comment cette opération est aussi une manière de bloquer le devenir cosmopolite de la médina à l'orée du protectorat, lorsque tous ceux que la ville attirent alors, marchands, aventuriers, militaires mercenaires, s'installent autour de la place Jemma al Fna.

politique potentiel, à l'égal de Fès qui est la ville du pouvoir économique et politique et Tanger est une ville internationale. Il n'y a pas à Marrakech selon Gaston Deverdu¹² ce qu'il y a dans les autres grandes villes, une bourgeoisie. Phrase énigmatique, étrange, pourquoi dire de Marrakech qu'elle n'a pas de bourgeoisie ? Alors qu'il y a des commerçants, des banquiers, des artisans prospères ? Oui, mais ils sont juifs, tous. Il faut donc comprendre au pied de la lettre la phrase de Deverdu (reprise elle aussi dans nombre de textes dont ceux des frères Tharaud, encore eux) : il n'y a pas de bourgeoisie à Marrakech parce que la bourgeoisie juive n'est pas une bourgeoisie qui compte comme telle, ancrée, légitime, incontournable.

Moloch.

La ville contemporaine s'installe en lieu et place du jardin, avec la brutalité paisible d'une indifférence radicale à la fragilité du lieu, et elle le détruit deux fois à perte de vue, comme un Moloch : une fois en s'y installant, minéralisant, arasant, asséchant, liquidant sans répit les arbres, les prés, les champs cultivés et bien sûr, on y reviendra, le système de drainage très sophistiqué qui rend possible l'oasis.

Aujourd'hui, recouvrant à peu de chose près ce qui était espace jardiné sur 181 km², la ville occupe densément un quadrilatère où chaque côté fait une vingtaine de kilomètres. S'y rassemble près de deux millions d'habitants mais surtout, c'est l'une des énigmes de la modernité, une population flottante de passants, visiteurs, touristes, qui vont et viennent sans être réellement au sens juridique et sociologique du terme des « habitants », même lorsqu'ils y passent une partie de l'année. L'invisibilité comptable et « citoyenne » de cette population flottante contribue largement à la cécité paisible de l'opinion sur les effets écologiques de la croissance urbaine. Comptant « seulement » 1,5 millions d'habitants au sens légal du terme, Marrakech apparaît certes comme une grande ville, mais finalement, au regard des « monstres urbains » que sont Casablanca ou Rabat-Salé, relativement maîtrisable¹³. Or, si l'on pense que Marrakech accueille chaque année environ trois millions de touristes -seul chiffre à peu près identifiable- ce terme pris au sens commercial : des clients des avionneurs low cost et des hôtels ou riads pour de courts séjours ; si l'on ajoute à ces résidents flottants, secondaires lorsqu'ils y ont un domicile, marocains, étrangers : Marrakech est alors, comme un organisme urbain qui se gonfle et se dégonfle, aussi un monstre urbain, comptant par moment le double de sa population « officielle ».

L'urbanisation des cinquante dernières années a détruit aussi le jardin premier en privatisant systématiquement des fragments du jardin originel, voire en fabricant de nouveaux jardins sous la forme d'enclaves fermées au regard et à la pratique, à l'usage exclusif des propriétaires, de quelques initiés et pour les visiteurs payants, comme le célèbre jardin Majorelle aujourd'hui propriété de la société Yves Saint Laurent.

La privatisation des jardins est l'un des premiers gestes par lequel les européens prennent possession de la ville, le peintre Majorelle est de ceux-là. Dans la Palmeraie, ce qui fut en

¹² Gaston Deverdu, *Marrakech des origines à 1912*, Rabat, Ed. Techniques Nord Africaines, 1959. On peut y lire notamment un chapitre conclusif sur « Marrakech : immense marché sans bourgeoisie » (p. 607). Ce à quoi l'historien aurait dû ajouter, « sans bourgeoisie musulmane », car à Marrakech vivent quelques représentants imminents de la bourgeoisie juive, financiers et marchands, comme la famille Coros par exemple et cette amnésie dit tout de la manière dont l'irruption de la puissance coloniale réorganise les catégorisations de la société urbaine marocaine.

¹³ C'est l'opinion défendue notamment par Mohamed Sebti, Yves Courbage, Patrick Festy, Anne-Claire Kursac-Souali, *Gens de Marrakech. Géo-démographie de la ville rouge*, Paris, Ed. de l'INED, 2009.

limite de l'espace urbain un gigantesque verger, devenu aujourd'hui une succession d'hôtels de luxes, de palais et de gated communities pour millionnaires, et bien sûr de ces terrains de golf qui signent la présence des millionnaires partout dans le monde. C'est dans cette Palmeraie donc que le contraste est le plus saisissant. L'exubérance végétale que l'on perçoit derrière les hauts murs des villas, la verdure des terrains de golf ou celle des parcs d'hôtels bordant les piscines de parterres plantés en essence exotiques comme les cactus, celle des parcs où palmiers, californiens compris, eucalyptus, orangers, citronniers, oliviers, semblent sortis de l'Eden originel. Ces parcs majestueux, font pendant aux quelques rares espaces publics qui subsistent comme des friches entre les propriétés privées. Ces friches poussiéreuses sont occupées par des chameaux faméliques et leurs maîtres déguisés en Touareg qui attendent les touristes, d'autres par des petits villages de cabanes où logent les travailleurs précaires que l'entretien des parcs et villas mobilisent. Là se dressent comme des pierres tombales, les cadavres des palmiers détruits par la sécheresse, la maladie où les agressions répétées des humains et des troupeaux.

Il est clair cependant qu'il peut alors paraître abusif et partial de ne voir que la partie dégradée de la Palmeraie. Après tout, les natures domestiquées des parcs d'hôtels, des golfs, les jardins touffus des villas valent bien les anciens jardins et ce que je nomme ici délabrement est peut-être renaissance¹⁴. C'est bien évidemment dans les monotones lotissements de classes moyennes, dans les grands ensembles des quartiers populaires que la destruction du jardin initial est la plus achevée et la plus dramatique. Une observation un peu minutieuse de l'ordonnement des cours, des jardins, des bords de route puis des parcs, devrait mettre en évidence une progression quasi mathématique du verdissement suivant une déclinaison socialement progressive, depuis l'élémentaire pot de menthe qui pousse dans une boîte de conserve sur les fenêtres des baraques jusqu'au parc luxuriant des palais de la Palmeraie.

Dans les lotissements pavillonnaires étendus sur des kilomètres, les jardins sont potagers ou minimalement décoratifs, excluant les arbres au profit de parterres de fleur que quelques oublis d'arrosage transforment immédiatement en poussière. Dans les grands ensembles populaires la verdure n'existe que de manière résiduelle, anecdotique. Un arbre, olivier, oranger plus souvent que palmier y est choyé, et parfois objet de querelles de voisinage qui, dans les cas extrêmes, peuvent lui coûter la vie. Dans les douars modernes, la présence d'arbres vigoureux signale une bonne entente des voisins. Pour le reste, ces grands ensembles sont ponctués de friches mi décharge mi parkings, royaume des bandes de chiens errants très agressifs, des clochards, des étreintes furtives, des toxicomanies les plus sordides et des garagistes occasionnels. Il est fréquent à Marrakech de tomber au détour d'une rue sur un tronc de palmiers à moitié calciné, desséché, parfois arraché du sol, la motte de ses racines posée sur le trottoir, comme des fossiles ou des vestiges exhibés. Il est aussi des palmiers vivants parsemés dans la ville qui vont par bouquets de deux ou trois au long des rues et avenues parfois de manière incongrue au centre du trottoir, sur la rue même, de sorte que ces traces sont rarement dans une rationalité et une ordonnance mais sont comme des reproches la preuve même de leur résistance et de l'incapacité où s'est trouvé la modernité de leur donner un sens. Des lapsus en somme. Lapsus encore, ces friches et fragments de friches qui persistent après qu'une maison individuelle, rachetée puis rasée, a laissé place à un immeuble dont les promoteurs ont négligé d'aménager les abords, qui sont alors les vestiges des jardins anciens et ces vestiges ne sont pas rien :

¹⁴ C'est par exemple l'opinion défendu par Abderrazzak Benchaâbane, *Marrakech cité-jardin. Grandeur, décadence et renaissance*, Marrakech, Borkane, 2018.

buissons exubérants de bougainvilliers laissés à leur croissance pendant des décennies qui débordent sur la rue formant des grottes de fleurs infranchissables, parterres de petits palmiers poussés des fruits, vieux citronniers bardés d'épines plus acérées que des sabres, couverts de charbons, vieux orangers qui embaument l'air, pieds de tomates qui repoussent sans aide et dont les fruits s'écrasent sur les trottoirs. Au-delà du fait que le jardin initial a disparu, au-delà du fait qu'il réapparait sous une forme privative, la nature apparaît à bien des endroits dans la ville comme une injure, une obscénité au sens strict du terme, hors d'une scène dont la grammaire est tout entière minérale, architecture.

La question n'est cependant pas de nommer des responsabilités et les démiurges éventuels de cette catastrophe. L'essentiel est de décrire l'expérience sociale de la nature qui s'organise ici mais aussi ce qui se déplace et vacille dans les représentations ordinaires dont cette expérience décroche. En bref l'écart entre le sens et l'expérience qui se matérialise pour une part dans la dénégation, la mauvaise foi, mais aussi dans la perpétuation « en toute bonne foi » de pratiques qui participent alors de la catastrophe. Comprendre ces paradoxes est une clef essentielle de compréhension de ce que veut dire ici, pour reprendre les termes de Anna Lowenhaupt Tsing, « survivre dans le désastre ».¹⁵

Enclaves et cécité.

Ces renaissances privatives du jardin primitif font de l'accès à la nature la combinaison d'une marchandise rare et d'un privilège discriminant. A bien des égards le jardin change donc totalement de sens. Comme la ressource disponible naturellement est aux limites de l'extinction, c'est le cas notamment des palmiers, ceux-ci et bon nombre d'autres espèces horticoles deviennent des marchandises ou plus exactement un enchevêtrement de filières marchandes. Et comme toutes marchandises qui tendent vers le luxe, au Maroc, pour des raisons complexes qui sortent largement du cadre de cet article, elles organisent deux filières distinctes dont l'une est criminelle. Soit on fait venir à des coûts démentiels des palmiers de Californie, d'autres pays du Maghreb (la Tunisie en crise a été un fournisseur), de Jordanie, d'Espagne, et clandestinement, pour les oliviers centenaires par exemple, de Palestine occupée. Ces approvisionnements organisent à Marrakech un commerce et des services très lucratifs assurés pour la plupart par des entreprises franco-marocaines, italiennes ou espagnoles. Dans ces conditions commerciales tout jardin fait l'objet d'un imaginaire de la performance, il est la matérialisation de la virtuosité de son propriétaire, œuvre singularisée et singularisante, très loin de l'imaginaire nourricier et modeste qui préside aux représentations de l'espace agricole. Tous les textes portant par exemple sur le jardin Majorelle, le plus célèbre et visité (en payant) des jardins d'agrément, comme d'une manière générale tous les livres dits d'art sur les jardins de la Palmeraie, les jardins secrets de Marrakech, déposés sur les tables basses des salons d'hôtel ou dans les chambres d'hôtes sont des exaltations du génie artistique de leurs propriétaires, en même temps que des guides étalons du bon goût.

Un autre renversement à l'œuvre concerne alors le rapport privé public, ou pour le dire d'une manière plus universelle le rapport entre « commun » et privé/singulier. Dans le jardin primitif, le commun est la règle, ce qui organise l'espace dans sa globalité. Le grand verger de l'oasis est un espace ouvert dont la pratique est vraisemblablement très codifiée et

¹⁵ Op. cité.

ordonnée, mais néanmoins rigoureusement ouverte à tous. Les jardins des palais, des maisons à l'intérieur de la ville sont des exceptions, des privilèges réservés aux puissants, royauté comprise. Encore aujourd'hui, la magnifique oliveraie de l'Agdal qui jouxte les remparts appartient à la monarchie. On peut donc constater un renversement, puisque le commun est devenu de l'espace nourricier et vivant qu'il était un champ de ruine et la matérialisation du désastre. Mais dans la mesure où les nantis se distinguent au contraire par leur capacité à recréer pour leur usage propre les privilèges des puissants, ils y gagnent le double avantage de vivre dans la douceur et les parfums de la verdure, et l'illusion d'échapper au désastre, et même sans doute de ne pas s'en sentir responsables. On peut d'ailleurs penser que cette double possibilité de la jouissance de la nature et du sentiment de sauvetage est devenue, au moins pour une grande majorité des classes moyennes même aisées, un bien inatteignable dans les grandes métropoles occidentales, alors qu'il reste pour eux et leur niveau financier, beaucoup plus accessible à Marrakech, contrebande comprise. Sans être moteur, ce sentiment que l'on peut dire sécuritaire fait partie du package émotionnel qui compose l'attrait de Marrakech aux yeux des résidents étrangers. Cette inversion de sens a aussi pour conséquence de laisser planer un doute coupable sur ceux que leur situation résidentielle prive de jardin et particulièrement pour ces classes populaires, qui, des bords aisés de la classe moyenne au peuples précarisés et affamés des travailleurs occasionnels, vivent au cœur du commun asséché. Dans la mesure où la capacité à jardiner son chez soi est devenu la norme à partir de laquelle on juge de la qualité des personnes, de la beauté des lieux et de leur pureté, tous ceux qui vivent dans des espaces stérilisés, asséchés, minéralisés sont frappés du soupçon d'être pour quelque chose dans la minéralité et les ruines où ils vivent en même temps qu'il est aussi impossible de voir la moindre ordonnance, la moindre beauté ou qualité dans les espaces où ils vivent. Cela bien sûr vaut aussi pour l'architecture qui accompagne les jardins. Les quartiers populaires sont aveugles et sourds au sens, dégrammaticalisés. Cet état de fait n'est possible que si d'autres signes, renversés, viennent rendre obsédant la présence du désastre. D'une manière générale il faut peut-être envisager que le rapport à la nature¹⁶ s'est ici silencieusement transformé en rapport social à la catastrophe dont l'état de la nature atteste, partageant du coup les mondes urbains entre nantis et « usagers ». Des nantis qui se dédouanent de leur responsabilité et se donne l'illusion de vivre hors de la catastrophe, dans des utopies qui l'annule. Et des mondes d'usagers qui vivent à des degrés divers d'urgence au cœur du délabrement, partagés entre le soupçon où la société les tient d'y être pour quelque chose et leur fatalisme.

Il n'est pas de plus claire illustration de ce « mode d'expérience », que la question de l'eau et de sa gestion.

Les eaux cachées.

Les ressources aquatiques, voilà un bon exemple de combinaison entre développement et délabrement.

La dévastation du paysage bucolique de Marrakech se manifeste très banalement par une présence de la poussière dans la ville, dès qu'on sort des enclaves jardinées. La moindre déambulation dans l'étendue de la ville met en évidence le fait que si elle n'est pas arrosée,

¹⁶ Voir à ce propos Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

toute nature disparaît ici dans le climat désertique qui s'accroît lentement. Or ce qui allait de soi jusqu'au grand développement de l'urbanisation est aujourd'hui déréglé.

Longtemps il a semblé- et pour bon nombre de citadins il semble encore- que la verdure à Marrakech se développait seule, bénéficiant d'une sorte de miracle qui en donnait l'abondance et comme figure d'éternité. Le miracle tenait en grande partie à un système très sophistiqué d'irrigation et de captation de l'eau, le réseau des khattara, lentement élaboré et soigneusement entretenu depuis la création de la ville, et probablement antérieurement.

Bien sûr, au pied de l'énorme masse montagneuse de l'Atlas, Marrakech bénéficie des eaux autrefois abondantes qui procèdent de la fonte des neiges couvrant les sommets en hiver. L'oued Tensift, fleuve principal qui draine une grande partie de ces eaux borde Marrakech et en délimite la frontière nord. Il est aujourd'hui très régulièrement à sec. Cet oued et d'autres plus petits et capricieux alimentent donc une immense nappe phréatique tapie sous la ville et qui a alimenté pendant mille ans le jardin continu que fut Marrakech. Mais si abondante qu'elle soit, cette ressource doit être canalisée pour être rendue accessible, et les habitants de la ville ont développé un réseau de canalisations souterraines qui rendent la nappe accessible par des puits hertziens ponctuant régulièrement ces « routes souterraines » de l'eau que sont les khattara¹⁷. Les khattara, si j'en ai bien compris le fonctionnement¹⁸, font circuler l'eau autour de la ville bien plus qu'elles ne la puisent, d'où l'idée de routes aquatiques sous la ville, un réseau complété par un autre, apparent, de canaux, seguias, et de drainage des oueds.

Certes, ce système s'est vu renforcé mais également mis en jachère, par la création des grands barrages avant et après l'indépendance¹⁹, lesquels barrages, s'ils ont amené de l'eau dans la ville ont aussi largement contribué à l'inutilité des khattaras donc à leur destruction. Outre le fait que l'urbanisation rend évidemment les khattaras inaccessibles, leur entretien a été progressivement abandonné au fur et à mesure que les agriculteurs qui en étaient les principaux curateurs ont quitté la ville et leur profession. Les galeries se sont effondrées, les puits sont bouchés, les canaux asséchés ou simplement couverts par l'urbanisation. Abandon auquel il faut ajouter l'évolution proprement climatique de la région, marquée par une diminution très significative des pluies, lesquelles sont, de surcroît, de plus en plus concentrées sur la période hivernale. Les neiges se raréfient au sommet de l'Atlas, l'eau coule moins et de manière irrégulière. Enfin, avec la privatisation généralisée que constitue l'urbanisation, avec ou sans autorisation, les habitants pavillonnaires ont pris l'habitude de creuser des puits dans leurs jardins qui vont directement pomper dans la nappe phréatique. Un maalem (artisan) puisatier que j'ai interviewé me disait que le creusement de ces puits descendait chaque cinq années de vingt mètres supplémentaires. Là où il fallait descendre à 80 mètres en moyenne pour trouver l'eau à la fin des années 90, il faut aujourd'hui descendre à 110 mètres selon les quartiers. Ce sont ainsi en toute discrétion des dizaines de

¹⁷ Pour une description minutieuse de ce réseau voir Mohamed El Faï, outre les ouvrages cités voir aussi du même auteur : Mohamed El Faï, *Les jardins historiques de Marrakech : mémoire écologique d'une ville impériale*, Rabat, Ed. Edifir, 1996.

¹⁸ Pour une description technique de ce système, dit « PMH », voir Nader Bouderbala, Jeanne Chiche, Ahmed Herzenni, Paul Pascon, *La question hydraulique 1. Petite et moyenne hydraulique au Maroc*, Rabat, IAV Hassan II, 1984.

¹⁹ Thierry Ruf, Mina Kleiche Dray, Les eaux d'irrigation du Haouz de Marrakech : un siècle de confrontation des modèles de gestion publics, privés et communautaires, in *Echo-géo*, n°43, janvier-mars 2018.
<http://journals.openedition.org>. Echogeo15258

milliers de trous d'aiguilles perçant le sol qui épuisent une nappe phréatique qui ne se renouvelle plus que très peu.

Venons-en pour terminer au déni de la catastrophe : dans ces dernières années les pouvoirs publics ont très judicieusement développé des stations d'épuration des eaux usées de la ville, et sont désormais capables de fournir à l'arrosage des parcs, terrains de golf et jardins d'agrément, une eau d'arrosage qui en plus du service qu'elle rend, est un acteur politique : elle permet en effet aux propriétaires et gérants des grandes infrastructures touristiques ou de loisirs, d'argumenter sur le fait qu'ils ne participent plus à la dévastation des ressources aquatiques. On peut tirer deux enseignements de cet exemple : le premier c'est qu'il est très évident que la relation entre développement et désastre n'est pas si mécanique que ne le laisse penser une vision romantique de l'écologie : tout développement n'est pas par nature un facteur mécanique de délabrement. En réalité il faut une combinaison parfois assez complexe de circonstances et de phénomènes qui sont de plus d'échelles différentes. La raréfaction des neiges sur l'Atlas relève de facteurs climatiques d'échelle mondiale, le creusement sans contrôle des puits, piscines et autres ponction/prédation sur la nappe relève de la nature individualisée de l'urbanisation, l'abandon des khattara de l'évolution du travail de l'agriculture et du rapport entre « haute hydraulique » et PMH, on l'a vu. Le second enseignement concerne les entreprises et l'économie générale qui gouverne la ville. Les entrepreneurs et promoteurs des huit terrains de golf que compte désormais Marrakech, les propriétaires de l'Aquaparc, ceux des grands hôtels, se sont assez élégamment- du moins c'est ainsi qu'ils le pensent- sorti de cet embarras en avançant, avec y compris un rien d'indignation outragée, qu'ils ne contribuaient en rien à l'assèchement de la ville puisqu'ils arrosaient avec les eaux des stations d'épuration recyclées. Est-ce pour autant ne pas contribuer au désastre général, d'autant que l'essentiel des pompages concerne bien des usages résidentiels privatifs de l'eau ? Mais surtout, l'argument transforme un problème strictement physico-géographique -la dévastation des ressources aquatiques- en problème moral : car il suffit de pomper où il faut pour être légitimé à jouer au golf (entre autres loisirs auxquels l'eau est indispensable) et par là même s'approprié, s'annexer deux autres ressources dont on ne parle pas : la terre bien sûr, dont les terrains de golf sont de grands consommateurs- et la verdure- car, même si leur arrosage est moralement correct, les terrains de golf, et en fait les ensembles résidentiels dont ils font partie deviennent les seuls possesseurs d'une verdure désormais interdite aux autres habitants et usagers de la ville. Transformé en problème politique et moral, le délabrement des ressources aquatiques cesse d'être un désastre, il n'est qu'un problème et le fait de s'en dédouaner imaginativement crée à la fois l'illusion que l'on pourra y survivre et surtout qu'il est le résultat non pas d'une série d'erreurs communes, d'un « mode d'existence », mais d'une excessive jouissance, un dérèglement dont certains, plus d'autres, sont les coupables. On comprend alors comment les ruines de ce jardin initial organise paradoxalement la ville et son développement.

Résumé.

A l'origine Marrakech n'était qu'un immense jardin, ouvert et commun, à l'intérieur duquel fut bâtie la ville. De ce jardin initial il ne reste rien que des traces privatisées. Le développement urbain de la ville ces trente dernières années lorsque Marrakech est devenu spot touristique mondial a largement contribué à la destruction de la verdure dans la ville et

surtout accéléré le dessèchement. Marrakech retourne au désert et pourtant peu de voix s'élèvent pour s'en inquiéter. Cet article s'intéresse à cette catastrophe mais aussi aux ressorts culturels et sociaux de l'aveuglement.

Key words : Désertification, développement urbain, anthropologie de la catastrophe.